

Composé autour de l'exécution d'un assassin, un fascinant roman choral de la Canadienne Catherine Mavrikakis

Bris d'Amérique

CATHERINE SIMON

Dès son précédent roman, *Le Ciel de Bay City* (Sabine Wespieser, 2009), Catherine Mavrikakis nous avait prévenus. La « tragédie des vivants », c'est de « ne pas pouvoir vivre dans l'ignorance de ceux qui sont venus avant eux », constatait la narratrice, Amy, une jeune Américaine du Michigan. Hantée jusqu'à la folie par les silences familiaux et les fantômes d'Auschwitz, Amy se demandait « comment empêcher [sa] fille de porter en elle les morts qui ne se décomposent pas ? » La même interrogation surgit, à peine décalée, dans *Les Derniers Jours de Smokey Nelson*.

Ici, le drame originel est un fait divers épouvantable : un couple et ses deux enfants ont été massacrés, une nuit d'octobre 1989, dans un motel d'Atlanta. L'assassin s'appelle Smokey Nelson. Il n'a pas fait qu'ôter la vie à une famille ; il a bouleversé l'existence de plusieurs autres individus, touchés, déchirés, voire anéantis par son geste. Comme un caillou jeté dans l'eau, le massacre d'Atlanta fait des vagues. Aussi mortelles qu'imprévisibles.

Récit à plusieurs voix, construit comme un chant en canon, *Les Derniers Jours de Smokey Nelson* démarre dans une Lincoln Continental blanche et décapotable, celle de Sidney Blanchard, qui a été arrêté par erreur à la place du vrai assassin : il est le premier des récitants à entrer en scène, le plus débraillé, le plus fraternel. Vient ensuite, en contrepoint, le récit de

Pearl Watanabe : cette quinquagenaire native d'Hawaï, trop polie pour être zen, a été un témoin capital dans l'affaire d'Atlanta ; puis arrive l'inflexible Ray Ryan, père de la jeune mère assassinée : c'est la voix de Dieu, en grand commandeur fanatique, qui s'exprime et qui tonne. Trois récitants, comme trois roues d'un carrosse qui s'effondre, trois petits tours avant l'abîme : Catherine Mavrikakis brosse le portrait d'une Amérique en morceaux, où chacun fait naufrage dans son coin, dans l'ignorance – voire dans la haine – du voisin.

Pris aux tripes

Sidney Blanchard est noir, comme Smokey Nelson. Les quelques mois qu'il a passés en prison l'ont marqué à jamais. « Ils voulaient arrêter un Nègre, il faut croire ! J'avoue que j'étais au mauvais moment dans les parages du motel (...). Ils étaient prêts à me faire cuire la cervelle sur le barbecue de l'Etat, les dégueulasses ! », monologue le fort en gueule, tout en roulant vers La Nouvelle-Orléans. C'est ainsi que s'ouvre le roman : comme un road-movie, dans le chaos des éruptions du *lonesome cow-boy* noir. Par sa bouche, nous apprenons, au milieu des insultes jetées aux automobilistes et des (gros) mots tendres qu'il adresse à sa chienne Betsy, que nous sommes en août 2008 et que Smokey Nelson, après dix-neuf ans passés derrière les barreaux, va être exécuté.

Une des forces de l'auteur est d'avoir su faire du temps, ce grand mystère, un outil pour écrire les partitions de ce roman choral. Tour à tour contracté – quand le récit commence, il ne reste que

deux jours avant l'exécution par injection létale de Smokey Nelson – et dilaté – les récits des « choristes » sont truffés de retours en arrière et de gros plans sur tel ou tel moment de leur vie – le temps nous prend aux tripes, tant on le sait compté.

A vrai dire, les voix qui alternent ne sont pas trois, mais quatre : on entend, au dernier chapitre, celle de Smokey Nelson lui-même, juste avant le baisser de rideau. *Les Derniers Jours...* auraient pu s'en passer, pourra-t-on chicaner. Le roman y aurait gagné en légèreté, en folie douce. Sans doute y aurait-il perdu en efficacité ? Américaine de naissance, Catherine Mavrikakis, née à Chicago d'un père grec et d'une mère française, est aussi une Yankee par son écriture – et sa volonté de rester lisible. Comme dans un bon vieux film américain, tout est déroulé, expliqué. Il y a même un vrai-faux happy end : « Oui, cela irait vite... La fin était là. Un vrai bonheur ! », sont les derniers mots du livre.

Parodie grimaçante d'Etats-Unis en perdition, *Les Derniers Jours de Smokey Nelson* fait entendre la cacophonie d'un monde, hier vanté comme un génial melting-pot, aujourd'hui décrié pour ses ghettos communautaires. Le roman de Catherine Mavrikakis décrit formidablement cette dérive des mini-continentes. Mieux : elle en fait entendre la musique, mêlant la fureur de Jimi Hendrix aux volutes maîtrisées du jazz, et les rudes chants des évangélistes aux ridicules et joviales mélodies d'une pub pour Coca-Cola. ■

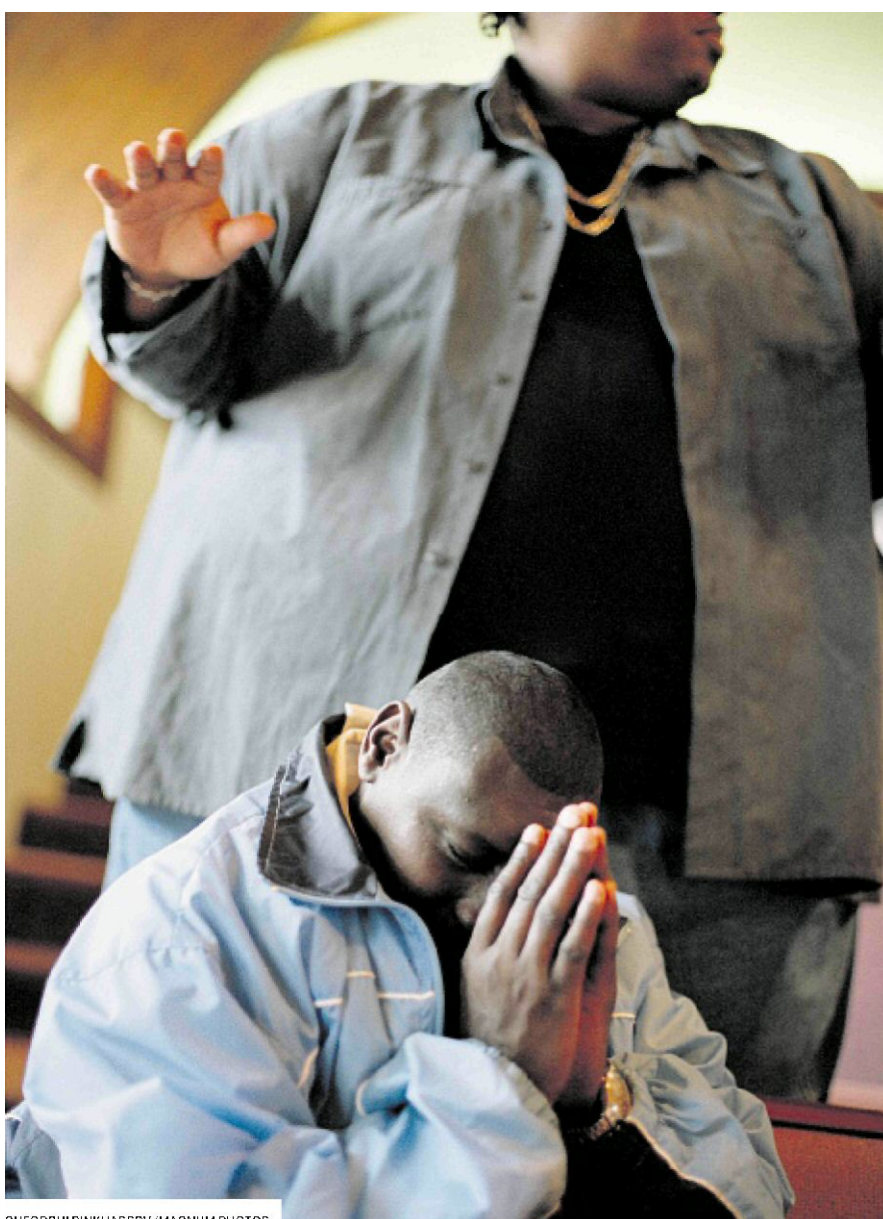
**LES DERNIERS JOURS
DE SMOKEY NELSON,
de Catherine
Mavrikakis,
Sabine Wespieser,
336 p., 22 €.**



Extrait

« Toutes ces années, j'ai pas foutu grand-chose... Il a dû en faire plus que moi, ce pauvre gars en prison, cet assassin, et demain, dans la nuit, il sera envoyé ad patres et, moi, je vais continuer mon existence qui va nulle part... La vie est absurde, tu vois, Betsy... J'ai dormi toutes ces années, comme toi tu l'as fait hier sur la banquette de ma "Foxy Lady"... Mais il faut que je me ressaisisse ! (...) Gwen voulait qu'on se marie, qu'on fonde une famille ! Je ne suis pas comme mes parents... Le Bon Dieu, OK... Je veux bien... Mais il est vraiment pas important pour moi, Betsy... Tu le sais mieux que quiconque. »

LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON, PAGE 119



GILFORD III PINKHASOV/MAGNUM PHOTOS